

N'oublie pas,  
s'il te plaît, que je t'aime

*Du même auteur*

- L'Immaculée Conception*, roman, Montréal, Laterna Magica, 1994 ;  
Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1999. Paru sous le  
titre, *8 décembre*, Montpellier, Climats, 1995.
- L'acquiescement*, roman, Montréal, Boréal, 1997 ; Montréal, Boréal,  
coll. « Boréal compact », 2000 ; Paris, Seuil, 2001.
- La petite fille qui aimait trop les allumettes*, roman, Montréal,  
Boréal, 1998 ; Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2000 ;  
Paris, Seuil, coll. « Points », 2000.
- Catoblépas*, théâtre, Montréal, Boréal, 2001.
- Music-Hall !*, roman, Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 2002.
- L'angoisse du héron*, fable, Montréal, Le Léopard amoureux, 2005 ;  
Chauvigny, L'Escampette, 2009.

Gaétan Soucy

N'OUBLIE PAS,  
S'IL TE PLAÎT,  
QUE JE T'AIME

avec la participation de  
Suzanne Côté-Martin, Pierre Jourde,  
Catherine Mavrikakis et Sylvain Trudel

**NOTAB/LIA**

© Les Éditions Noir sur Blanc 2014

© Paprika

ISBN : 978-2-88250-330-5

### *Sur l'auteur*

Gaétan Soucy est né le 21 octobre 1958 et est mort chez lui à Montréal le 9 juillet 2013. Après des études en physique et en mathématiques à l'université de Montréal, il termine des études littéraires à l'université du Québec et obtient une maîtrise en philosophie.

Son premier roman, *L'Immaculée Conception*, est paru en 1994, suivi de *L'acquiescement* en 1997, qui remporte le Grand Prix du livre de Montréal. C'est son troisième roman, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, 1998, traduit en une vingtaine de langues, qui lui apporte une renommée internationale et est couronné par le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec.

Quand, en 1999, le Québec est l'invité d'honneur du Salon du livre de Paris, Gaétan Soucy s'impose comme l'un des représentants les plus passionnants.

En 2002, il publie *Music-Hall !* qui remporte le prix des Libraires du Québec, de même que le prix France-Québec/Jean-Hamelin. En 2003, il reçoit également le Grand Prix de littérature française hors de France (Fondation Nessim-Habif) pour son œuvre et plus particulièrement pour *Music-Hall !*

Gaétan Soucy se passionnait pour le Japon. Il a étudié la langue, y a vécu et rencontré sa femme, Masako Ehara, avec qui il a eu une fille, Sayaka.

Il a été, jusqu'à sa mort, professeur de philosophie au collège Édouard-Montpetit à Longueuil.

Écrivain exigeant, Gaétan Soucy n'avait rien écrit depuis plus de dix ans. Il laisse derrière lui une œuvre qui se distingue par « la beauté incendiaire de sa langue<sup>1</sup> » et par la profondeur de sa pensée.

---

1. Raphaëlle Leyris, *Le Monde*.

### *Bio des écrivains*

**Suzanne Côté-Martin** est née au siècle dernier dans une immense forêt sans commencement ni fin au bord d'une rivière noire dont les glaces grinçaient joyeusement l'hiver dans un bruit apocalyptique, loin de tout, de la littérature, aussi, même s'il est vrai que sa mère slovaque parlait une langue inventée, et que son père avait lu et annoté tout Nietzsche. Allée d'écoles en plus grandes écoles, de villes en plus grandes villes, elle n'a pas trop mal commencé, mais compte mieux finir.

**Pierre Jourde** est né à Créteil, dans la banlieue parisienne. Il est professeur à l'université de Grenoble-III, critique littéraire, romancier et poète. Il tient un blog, « Confitures de culture », sur le site Bibliobs. Il a publié notamment *La littérature sans estomac* (prix de la critique de l'Académie française), *Pays perdu*, *Festins secrets* (prix Renaudot des lycéens), *Le Maréchal absolu* (prix Virilo) et *La Première Pierre* (grand prix Jean-Giono).

**Catherine Mavrikakis** est née à Chicago, d'un père grec et d'une mère française. Elle vit à Montréal où elle enseigne la littérature à l'université de Montréal. Depuis 2000, elle a écrit cinq romans dont les deux derniers ont été particulièrement remarqués : *Le ciel de Bay City* et *Les*

*derniers Jours de Smokey Nelson*. Les deux publiés aux éditions Hélotrope au Québec et Sabine Wespieser en France. Lauréate du Grand Prix du livre de Montréal, du prix littéraire des Collégiens et du prix des Libraires du Québec.

**Sylvain Trudel** est né en 1963 et vit à Québec depuis 2003. Il a écrit des romans, des nouvelles et des livres pour la jeunesse. Il a remporté quelques prix littéraires, dont le prix Molson de l'Académie des lettres du Québec, le prix Saint-Exupéry (France), le prix des Libraires du Québec et le prix du Gouverneur général du Canada pour *La mer de la Tranquillité*.

Écrit deux ans avant sa mort survenue le 9 juillet 2013, *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime* est, selon Gaétan Soucy lui-même, un texte « d'une charge émotive immense ». Il s'y voyait en archéologue amoureux qui explore l'idéal humain. Dans cette lettre d'un professeur épris d'une étudiante, Soucy mesure, examine, interprète, remue, soulève les couches concentriques des sentiments. Ce faisant, il déclenche une tempête de vents brûlants qui charrie des parfums de scandale. « *N'est-ce pas qu'elle n'est pas piquée des vers, cette lettre ? On jurerait qu'elle a été écrite avec du sang.* »

En outre, la lecture symbolique de ce texte intimement lié au parcours personnel de Gaétan Soucy révèle sa folle espérance d'un amour suprême, ultime, utopique. Un amour métaphorique, univers des sentiments purs jamais souillés par le monde du dehors. « *Cette femme, Amélie, je ne l'ai jamais convoitée. Tu l'avais sans doute compris, mais mon honneur tenait à le préciser.* » Toutefois, le caractère autobiographique et testimonial de ce livre ne doit pas en occulter la qualité littéraire. « *Je suis aussi limpide que ce que j'écris. Toute ma vie en a témoigné. On peut appeler à la barre n'importe qui. Le style, c'est l'homme. Tu dois d'ailleurs commencer à être exaspérée, comme je le suis*

*de la littérature, cette pauvre chose où j'ai la chance dérisoire d'avoir du talent. »*

Lors de ma première rencontre avec Gaétan Soucy, en 2011, je n'entrevois pas même la forme que prendrait un jour ce projet qu'il avait lui-même entrepris. Au travers de cette lettre romancée, « pur jus », l'ogre tenait pourtant son sujet. Il avait d'ailleurs fait lire ce texte à plusieurs de ses amis écrivains, dont Alberto Manguel qui lui avait suggéré « un deuxième pan, un reflet, une réponse ». Gaétan avait alors eu l'idée de composer la réponse de l'étudiante au professeur (page 61), mais sa mort subite a tout anéanti. Quelque temps après, avec l'accord de Sayaka, la fille de Gaétan, j'ai décidé d'inviter des écrivains à se glisser dans la peau d'Amélie pour clore la correspondance entre le professeur et l'étudiante. C'est ainsi que Suzanne Côté-Martin, Catherine Mavrikakis, Pierre Jourde et Sylvain Trudel se sont pris au jeu littéraire et m'ont donné des textes dénués de toute complaisance, pleins d'intelligence, de poésie et de lucidité.

Heureux à l'idée de revenir sur la scène littéraire, Gaétan souhaitait que je publie son livre au printemps de 2014 – « *Il ne restera de mon texte que des ruines, mais je te les donnerai* » –, et aujourd'hui qu'il s'en est allé je l'imagine sans mal s'amusant des réactions des uns et des autres. Être insondable qui n'a jamais quitté son état d'écrivain – « *Je continue d'avancer, mais il n'y a que des ténèbres* » –, Gaétan Soucy oscillait sans cesse entre poésie et cynisme dans des mises en abyme vertigineuses.

*« À la fin Dustin Hoffman meurt, et on en a les larmes aux yeux (je parle toujours de Midnight Cowboy). J'admets que j'ai la larme facile. Mais, quand c'est amené comme ça ! Avec un art semblable ! Combien on constate que Bono est*

*un crétin quand on le compare comme créateur à la personne qui a réalisé cela ! J'aimerais tellement serrer un être humain contre mon cœur, en de tels moments. Il est de mode de médire sur nous-mêmes, nous, les êtres humains. Il m'arrive aussi de penser que ces derniers sont capables de grandes choses, ce film par exemple. Moi-même je n'ai jamais écrit que pour susciter cela. »*

Brigitte Bouchard



Mon cher petit renard,

1.

Je ne t'aurais pas écrit, je m'étais promis de ne plus le faire, du moins avant très longtemps, si nous ne nous étions rencontrés inopinément vendredi<sup>1</sup>, comme je descendais du bus. M'y mettre m'est difficile, mais nécessaire, et le temps me paraît venu. Par quel biais aborder pareille tragédie (je connais la valeur des mots) ? Je t'ai adressé jusqu'ici des lettres pour la plupart passionnées, échevelées, qui ont dû parfois certainement te bouleverser, t'affoler peut-être. J'écrivais au fil et au feu de la plume, en pleine éruption, aux rares heures où j'avais l'impression de n'en pouvoir plus, quitte ensuite à m'en mordre les doigts. J'ai en outre regretté les deux ou trois derniers messages, que je t'avais envoyés le même soir. Je ne renie certes pas ce que j'y disais, qui était la vérité, mais ma pauvre vérité d'un soir : j'éprouvais la chose ainsi à cet instant-là, un bref instantané du maelström qui m'emportait et continue (mais autrement, au ralenti) de m'emporter,

---

1. Le 13 mai.

et je mesurais dès le lendemain, que dis-je ? une heure plus tard, tous les malentendus auxquels une déclaration aussi frénétique pouvait donner lieu. Comme je t'écrivais au paroxysme de mon tourment, quand je sentais que j'allais étouffer si je ne m'exécutais pas, tu as forcément été conduite à te méprendre sur le sens de mes sentiments (abyssalement profonds) envers toi. Et sur ma personnalité du même coup, ma façon de conduire ma vie. Je suis un passionné, c'est l'évidence, mais je ne suis pas un exalté qui s'emballe d'un rien, de n'importe quoi, et se désinvestit tout aussi rapidement. Je suis un être du temps long, celui de la loyauté et de la mémoire fidèle. Je crois, je le souhaiterais en tout cas, qu'il s'agit là d'un de nos traits communs.

Aussi n'est-ce pas la manière dont j'entends t'écrire aujourd'hui. Tu ne dois pas te laisser abuser par la forme parfois fragmentaire que j'ai adoptée, qui donnerait peut-être la fâcheuse impression d'une suite d'élan décousue. Ici, tout est d'avance pesé, jaugé au millimètre, résultat d'une réflexion grave et approfondie. J'ai voulu éviter cependant le ridicule de prétendre « savoir », écrire une thèse en quelque sorte, ce qui, en plus d'être une goujaterie (« Viens ici, que je t'explique »), eût eu pour conséquence de boucher des issues, alors que justement j'ai voulu que tout restât ouvert. À trop s'en tenir à une interprétation, on finit par arranger les faits ou ne retenir que ceux qui y paraissent conformes. L'affaire est trop complexe pour qu'on puisse prétendre la réduire à une seule perspective. Il y aura de la redite aussi, bien sûr – inévitable en pareil cas –, et je ne suivrai pas forcément un ordre chronologique. Et j'ai eu moins souci du style que de la précision et de la clarté.

Tu ne trouveras dans ce texte, est-il besoin de le spécifier, rien qui ressemble à de l'amertume ou à de la rancœur. Il n'y aura ni reproche, ni revendication, ni,

encore moins, intention de blesser, bien au contraire. Si par ailleurs j'ai jamais engagé un risque en écrivant, c'est bien dans ces pages-ci. Le risque d'abord de tout gâcher par une lettre trop longue, trop explicite, trop je ne sais quoi. Mais, d'une part, je ne me sens plus la possibilité *morale* de me taire face à ce que je considère comme un danger réel ; d'autre part, et je le dis avec simplicité, sans chercher à dramatiser, la situation – la nôtre – ne saurait être pire qu'elle ne l'est en ce moment (la tienne comme la mienne). Ça prendra le nombre de pages que ça prendra. J'ai attendu jusqu'à ce matin dimanche avant de commencer, afin de ne pas partir en peur, de prendre le temps d'accuser le choc terrible que fut cette rencontre de hasard, qui pour moi a tout changé. Et, cette lettre terminée, sans doute laisserai-je encore passer quelques jours avant de te l'envoyer, afin d'être bien sûr que je n'y dirai rien que je puisse avoir d'une façon ou d'une autre à regretter plus tard. En même temps, j'ai la sensation étrange de vraiment te parler pour la première fois. (Mais, qu'est-ce qui n'est pas étrange dans notre histoire, Amélie ?)

## 2.

Sans doute nous étions-nous croisés auparavant dans les couloirs du collège, et tu savais forcément qui j'étais (je fais partie des meubles). Quant à moi, tu as commencé véritablement à exister au tout premier jour du dernier trimestre d'automne, assise sur la pelouse entre Julien et une Chouette. On m'avait certes déjà parlé de toi, en des termes très élogieux (Julien, David), et je m'étais, je ne sais pourquoi, représenté vaguement une longue anorexique aux cheveux teints en noir, un peu gothique, un faux diamant dans le nez et le nez dans ses livres, d'un abord

abrupt, et qui m'intimiderait. La chose ne revêtirait qu'un caractère anecdotique si d'emblée je n'avais eu l'impression très nette d'être en présence d'une personne de qualité, cela va de soi, et si, dès cette première et fugitive poignée de main, je n'avais eu le pressentiment de tout ce qui me serait révélé plus tard de toi et qui te rendrait si précieuse à mes yeux, si unique. M'eût-on alors demandé de dresser de toi un portrait d'une page, il me semble que je serais parvenu à révéler des aspects de ta personnalité avec une pénétration qui t'eût toi-même étonnée ; tu m'étais déjà *familière*, après seulement ces quelques secondes. Je ne crois pas que ce soit une illusion rétrospective. À te voir ainsi au grand soleil, je ne sais encore pourquoi, j'ai eu un pincement au cœur, comme un regret déjà. Il ne m'arrive plus guère de souhaiter connaître plus avant une personne qu'on me présente au pied levé. J'avais, à la fin du semestre précédent, fait promettre à Charlotte de passer me voir à mon bureau, septembre venu, juste pour qu'elle me tienne au courant de sa vie, car évidemment c'est une étudiante que j'avais beaucoup appréciée. J'en ai profité pour réitérer mon invitation. Or, c'était aussi, sans trop me l'avouer, dans l'espérance qu'elle songerait à venir me voir avec sa copine, comment déjà ? Aurélia ? Dans ma tête, durant plusieurs semaines, tu as porté le prénom nervalien d'Aurélia.

N'aie crainte, je ne passerai pas au peigne fin chacune de nos rencontres. Il me fallait néanmoins mentionner celle-ci. Il y avait à l'origine ce désir chez moi, de contour indéfini, mais bien vivant. Je ne dis pas simplement une *curiosité* (et quel professeur ne l'aurait pas éprouvée, à qui deux collègues exigeants avaient dit que l'étudiante en question était peut-être la plus brillante qu'ils eussent jamais eue ?). Mais, le désir de te connaître, de progresser plus avant, de sonder cette étrange familiarité qui résonnait en moi comme un appel. Et ce n'est pas insignifiant,

ce désir antérieur, cette disposition à accueillir une personne, avant même d'en « savoir plus » sur ce qu'elle est (car savoir et connaître sont deux choses). Il y avait déjà une place en moi pour toi, dès le début. Certes, que nous étions sans doute faits pour nous procurer mutuellement des nuits blanches (que cela était inévitable), je ne l'ai su clairement que plus tard. Mais, qu'il existait entre nous une mystérieuse et profonde consonance, que nous *rimions*, pour ainsi dire, cela m'a tout de suite parcouru comme un frisson. De pareilles intuitions, j'en ai eu deux ou trois dans toute mon existence. Elles ne m'ont jamais trompé.

Et c'était la première fois que j'en ressentais une si fort. Je dois résister ici à la tentation de tout dire, ce serait interminable, mon été y passerait. Mes carnets sont remplis de phrases destinées à toi et que tu ne liras jamais. Tâchons plutôt de viser à l'essentiel. Très vite (je dirais dès la troisième ou quatrième rencontre) j'ai compris qu'avec toi j'avais affaire à un de ces individus que les dieux ne produisent qu'à un seul exemplaire, après quoi ils cassent le moule (ainsi sans doute en a-t-il été du mien). Exceptionnelle, tous les profs, tous les adultes ont dû plus ou moins te dire que tu l'étais, depuis la petite école. Ce que j'indique ici est plus rare. Tu étais exceptionnelle *dans ma vie*. J'entends que tout en ta personne allait dans le sens de ce que j'avais désespéré de rencontrer jamais. On ne saurait être plus clair. Cet alliage en une seule Amélie de tout ce qui fait à mon sens le prix d'un être. J'ai été souvent dithyrambique à ton endroit, dans mes commentaires, dans mes courriels, je t'ai peut-être même un peu tapé sur les nerfs avec mes compliments. Mais ces mots, sensibilité, grâce, fraîcheur, honnêteté, intelligence, jeunesse, franchise, charme, « sollicitude » (si joli quand prononcé par tes lèvres), demeurent lettres mortes si on ne les ramène à l'unité de la personne qui les incarne, si on

ne tient compte de cet appétit de vivre, cette candeur ouverte, cette ferveur à apprendre, à découvrir la Beauté de l'Art, des Livres et du Monde (comme tout cela doit te sembler loin). À quoi s'ajoute évidemment le Dieu sait quoi qui nous rend chère une personne, une manière unique d'être *présente* qui nous va directement au cœur ; et tu sais combien je tiens à cette idée qu'« on ne connaît que par présence ». – Pour comble, tu parlais comme une sœur, j'entends : un écrivain. Tu marchais, tu riais, tu écoutais comme un écrivain, tes moindres gestes. Je ne dis pas cela dans les tremblements de la fièvre, mais sobrement, de sang-froid. Je décelais cependant au creux de toute cette lumière (tes yeux parfois) une tristesse secrète, scellée, à laquelle David aussi avait été sensible, comme il me le révéla plus tard. Mon premier élan vers toi fut un réflexe de protection. Mon désintéressement était total et d'une pièce. Ce n'est que plus tard que j'ai voulu représenter à mon tour quelque chose pour toi. (Je dirai quand et comment.)

Surtout, sans posséder la moindre idée de la forme dans laquelle cela se fondrait, saisi d'une prémonition dont je n'étais pas maître, je sentais que quelque chose un jour ou l'autre fatalement se produirait entre nous. Aussi t'ai-je tenue, d'entrée de jeu, pour une égale à part entière. Les étudiants, même les meilleurs, les plus allumés comme on dit, je ne leur parle jamais sans me gendарmer, sans me rappeler l'âge qu'ils ont, je ne m'adresse pas à eux de plain-pied, même quand nos rapports sont camarades. Avec toi, je n'ai jamais connu cela. Je n'ai jamais hésité à exprimer totalement, sans restrictions mentales, ce que j'étais, ce que je vivais, ce que je pensais – ce qui, d'ailleurs, ne fut peut-être pas toujours de bonne politique, qu'importe, je n'y pouvais rien. À l'inverse, cependant, j'ai toujours pris soin d'accueillir ce que tu me confiais – et avec quel enchantement d'expression ! – en le situant dans la perspective de ta jeunesse.

Exception faite hélas de certaines de tes lettres qui, par leur maturité de pensée et d'écriture, me faisaient perdre de vue tes dix-huit ans. Ainsi, par moments, ai-je sans doute sous-estimé ta fragilité, jumelle de ta force, et qui la suit comme son ombre douloureuse.

### 3.

Te protéger, car tu étais la parfaite candidate pour souffrir du délabrement métaphysique et moral du monde. Je compatissais à cette solitude que je devinais être la tienne, présente et surtout future. C'est pourquoi j'ai voulu établir une sorte d'entente avec toi, que j'appellerai pacte, pour la commodité du mot.

J'ai toujours aimé l'expression québécoise « se tenir ensemble », qui sous sa banalité en révèle beaucoup. C'est ce que je t'avais proposé, à mon bureau, le matin de mon anniversaire, si je me souviens bien. Il me semblait que l'écriture pouvait constituer le lieu d'ancrage de notre relation, que nous n'avions du reste rien de mieux à faire. Mine de rien, je t'offrais beaucoup – beaucoup de moi-même, s'entend : entrer dans mon espace le plus intime, au cœur du cœur de mon cœur qui bat ; je désirais que tu deviennes mon témoin et mon confident de travail (et moi le tien). En même temps, je savais que je n'aurais pas la disponibilité nécessaire pour me consacrer à un travail sérieux avant plusieurs mois (j'attendais en fait les vacances de Noël pour me « partir »). Néanmoins, j'avais tellement de textes plus ou moins en broussaille et qui dormaient dans mes tiroirs, j'avais besoin de quelqu'un pour m'aider à faire le ménage, à y voir clair, et tu m'apparaissais comme la collaboratrice toute désignée. Non pas une éditrice à l'œil expérimenté (justement ce que je voulais éviter), mais une amie toute neuve avec un

regard frais, non prévenu. Tout ça peut paraître bien égocentrique ; mais je juge maintenant (sur l'instant, ce n'était pas aussi clair) que je cherchais un moyen d'incliner ton attention vers moi, de tenir au moins un rôle dans ta vie, et c'est tout le peu dont je disposais pour négocier mes chances de t'intéresser. Et puis aussi, plus important, je voulais sincèrement te faire *connaître* l'écriture, l'existence d'écrire, l'expérience d'être un écrivain ; et ce, non pas en te le transmettant comme un « savoir », mais en partageant l'aventure d'être un écrivain à deux. Là-dessus, même si c'est sous une forme différente de celle que j'avais anticipée, le mandat a été rempli. Dieu que nous nous serons écrit, et de ta part des choses parfois remarquables (des amusantes aussi, on a beaucoup ri). J'ai sous mes yeux vu ton talent d'écrivain faire en quelques semaines des bonds de géant. Notre correspondance de ces mois-là contient de part et d'autre des merveilles. Cela – je le mentionne en passant – nous l'avons réussi ensemble. Deux personnes qui font si spontanément œuvre commune et de cette qualité, en plus d'en éprouver une fierté, voire de l'orgueil, devraient à tout le moins réfléchir avant de se séparer à jamais : voilà ce que penserait quiconque, et toi la première, si tu voyais les choses d'un point de vue extérieur. Enfin, passons.

Je prévoyais qu'en janvier nous allions, si tu y consentais bien entendu, nous consacrer à des tâches plus spécifiques : je t'en avais glissé tout juste un mot, le temps m'ayant manqué. Je nourrissais le projet d'une expérience d'écriture gémellaire. Tel était le premier engagement entre nous, le Pacte fondateur. Nous « tenir ensemble » dans la scription, comme disent les précieux (pourquoi pas l'« écrivance », tant qu'à y être). Cela, te disais-je, t'aiderait à devenir l'écrivain que tu es. Avant que tu quittes mon bureau, je t'avais suggéré désormais de me tutoyer, m'amusant de ce que cela t'écouterait un peu